

La rhétorique délibérative dans les œuvres oratoires et narratives de Victor Hugo

Albert W. Halsall

Volume 33, numéro 1, automne–hiver 2001

Le littéraire et le politique : points d'ancrage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501275ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501275ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Halsall, A. W. (2001). La rhétorique délibérative dans les œuvres oratoires et narratives de Victor Hugo. *Études littéraires*, 33(1), 13–26.
<https://doi.org/10.7202/501275ar>

Résumé de l'article

Les textes rassemblés dans le volume *Politique* démontrent la parfaite familiarité qu'avait Victor Hugo avec les trois genres (délibératif, judiciaire, épideictique) dont l'ensemble forme, depuis Aristote, le discours à fonction persuasive. Ses interventions politiques incluent entre autres : celles contre la peine de mort, contre la révision de la Constitution en 1851, sur les moyens de remédier à la misère, pour la liberté de la presse et du théâtre, pour la " Revanche " contre les Allemands victorieux en 1871, ou " pour la Serbie ", ou enfin pour l'amnistie générale des Communards déportés. Orateur politique, Hugo, en tant que représentant élu, y propose des changements futurs qu'il présente comme désirables. Pour répondre à la question : " Hugo savait-il convaincre ? ", on étudie ici sa connaissance de la rhétorique classique, et on analyse quelques figures et arguments qu'il emploie dans ses discours politiques.



LA RHÉTORIQUE DÉLIBÉRATIVE DANS LES ŒUVRES ORATOIRES ET NARRATIVES DE VICTOR HUGO

Albert W. Halsall

« Ce siècle est à la barre, et je suis son témoin. »
Victor Hugo, *L'année terrible*.

■ L'étude des rapports entre le littéraire et le politique ne saurait guère omettre de traiter Victor Hugo, écrivain, orateur politique, propagandiste révolutionnaire et sympathisant communiste. Comme j'ai essayé de le démontrer en 1995¹, dans le cas de Hugo, si l'on entend citer le cri de bataille célèbre lancé par le jeune poète de 1834 : « Guerre à la rhétorique² ! », il faut bien par simple justice en citer aussi l'éloge exprimé par l'écrivain mûr en 1864. Cette célébration reste moins connue peut-être, mais elle se révèle tout aussi enthousiaste : « ces divines éclosions de l'esprit que les Grecs appelaient

1 Voir Albert W. Halsall, *Victor Hugo et l'art de convaincre. Le récit hugolien : rhétorique, argumentation, persuasion*, 1995, pour une synthèse de ce que la critique hugolienne a dit (ou n'a pas dit) sur l'importance des figures de rhétorique dans l'œuvre de Victor Hugo. On y trouvera également, comme il se doit, les références bibliographiques pertinentes. Toute référence aux textes proprement littéraires de Victor Hugo se fera à partir de l'édition chronologique des *Œuvres complètes*, au Club français du livre, dans l'édition de Jean Massin.

2 « Réponse à un acte d'accusation », Victor Hugo, *Les contemplations*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., vol. IX, p. 76. Notons que, pour Bernard Leuilliot du moins, ce vers n'exprime pas une aversion hugolienne pour la rhétorique : « Faut-il rappeler que dans le vers : " Guerre à la rhétorique mais paix à la syntaxe ! " l'accent n'est pas tant mis sur « rhétorique » ou « syntaxe », termes interchangeables d'une ambiguïté contrastée, que sur « guerre » et « paix » : toute écriture est conflictuelle » (Bernard Leuilliot, « " Ceci tuera cela " : le roman et le paradoxe littéraire », 1979, p. 13).

Tropes³ », écrira-t-il. Dès qu'on comprend que par « rhétorique » on vise la science de la persuasion interdisciplinaire, on n'est plus étonné de découvrir que c'est dans cette science ancienne que Hugo puisait ses procédés argumentatifs les plus frappants et donc les plus convaincants. Lui surtout, qui déclarait que le but essentiel du romancier devrait consister à « exprimer dans une fable intéressante une vérité utile⁴ », ne pouvait guère se passer d'exploiter les richesses, autant argumentatives que stylistiques que lui avaient valu ses années d'école, où il avait bien étudié la rhétorique classique⁵.

Les textes rassemblés dans le volume *Politique*⁶ démontrent d'ailleurs la parfaite familiarité qu'avait Victor Hugo avec les trois genres dont l'ensemble forme, depuis Aristote, le discours aux fins de la persuasion. Ayant noté que le genre rhétorique dépendra du choix du public auquel s'adresse l'orateur, le Stagiritte ajoute :

Trois éléments constitutifs sont à distinguer pour tout discours : celui qui parle, le sujet sur lequel il parle, celui à qui il parle ; c'est à ce dernier, j'entends l'auditeur, que se rapporte la fin. Or, il faut nécessairement que l'auditeur soit ou spectateur ou juge, et que le juge prononce ou sur le passé ou sur l'avenir ; celui qui prononce sur l'avenir, c'est, par exemple, le membre de l'assemblée ; celui qui prononce sur le passé, le juge ; celui qui prononce sur le talent de l'orateur, le spectateur ; il y a donc nécessairement trois genres de discours en rhétorique : le délibératif, le judiciaire, l'épidictique⁷.

Un rapide coup d'œil jeté sur la table du volume *Politique* révèle que, quoique le genre délibératif y domine, l'épidictique constitue une bonne partie de ce recueil. Quant au judiciaire, il nous a valu le beau discours, « Pour Charles Hugo⁸ », que Victor Hugo, en tant que défenseur de son fils, adressa, le 11 juin 1851, au jury pendant le procès devant la Cour d'assises de la Seine. Malgré l'éloquence de son célèbre père, Charles, inculpé d'avoir manqué au respect dû à la loi par son article contre la peine de mort publié dans *L'événement*, fut condamné.

Parmi les discours politiques que Victor Hugo adressait aux différentes assemblées (à la Constituante en 1848 ; à la Législative de 1849 à 1851 ; à la Nationale en 1871 ; et au Sénat de 1876 jusqu'à 1880), les principaux sujets sont bien connus. Ses interventions « politiques » incluent entre autres : celles contre la peine de mort⁹, contre la révision de la Constitution en 1851¹⁰, sur les moyens de remédier à la misère¹¹, pour la liberté de la presse¹² et du théâtre¹³, pour la « Revanche » contre les Allemands victorieux en 1871¹⁴,

3 Victor Hugo, *William Shakespeare*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., vol. XII, p. 237.

4 Victor Hugo, « *Quentin Durward ou l'Écossais à la cour de Louis XI*, par sir Walter Scott », dans *La muse française* (1823), dans *Œuvres complètes*, op. cit., vol. II, p. 433.

5 Voir Geraud Venzac, *Les premiers maîtres de Victor Hugo*, 1955, p. 330.

6 Toute référence dans le texte aux œuvres oratoires de Victor Hugo se fera au vol. X, *Politique*, des *Œuvres complètes*, chez Robert Laffont, 1985.

7 Aristote, *Rhétorique*, 1967, I, 3, 1357a 27-1358b 7.

8 Victor Hugo, *Politique*, op. cit., p. 309-316.

9 *Ibid.*, p. 180-228.

10 *Ibid.*, p. 270-298.

11 *Ibid.*, p. 199-206.

12 *Ibid.*, p. 174.

13 *Ibid.*, p. 197.

14 *Ibid.*, p. 755-756.

ou « pour la Serbie ¹⁵ », ou enfin pour l'amnistie générale des Communards déportés ¹⁶. Orateur politique, Hugo, en tant que représentant élu, y propose des changements futurs qu'il pose comme désirables. Mais ses discours sur l'avenir ne s'adressent pas seulement aux assemblées déjà notées. Président du Congrès de la paix en 1849, il propose dans son discours d'inauguration sa vision optimiste (restée, malheureusement, utopique) de l'avenir pacifique qui devait voir ce qu'il appellera en 1851 les « États-Unis d'Europe ¹⁷ » ¹⁸. Mais qu'il parle du haut de la tribune politique ou qu'il s'adresse, dans un pamphlet, aux Guernesiais sur ce que devrait être l'avenir heureux des proscrits ¹⁹, Victor Hugo savait bien adapter son argumentation au public en question.

Ce qui surprend peut-être le plus le lecteur d'un volume appelé *Politique*, c'est le grand nombre de discours où le critère de l'utilité civique future est remplacé par celui de l'évaluation morale ou esthétique présente. De tels discours s'avouent épидictiques, et l'orateur qui s'adresse à de purs spectateurs (plutôt qu'à des magistrats ou à des politiciens) cherche, par son amplification des qualités ou des défauts du sujet discuté, à en faire l'éloge ou le blâme. Les panégyriques, oraisons funèbres et toasts, ainsi que les dénonciations remplissent plus d'une centaine de pages du volume *Politique*. Cependant ces discours hugoliens ne sont pas célèbres uniquement par leur nombre. Quelques-uns de ces textes, telle l'oraison funèbre que Victor Hugo prononçait sur le tombeau de Balzac ²⁰, ou son éloge de Casimir Delavigne ²¹ ou celui de Sainte-Beuve ²², discours que Hugo, en tant que directeur de l'Académie française, devait prononcer, servent à prouver ce que soutenaient les rhéteurs anciens, c'est-à-dire que la critique littéraire évaluative n'est qu'un type spécifique de persuasion épидictique. Qu'il s'agisse des glorifications hugoliennes de Molière ²³, de Voltaire ²⁴, de Frédéric Lemaître ²⁵, de Napoléon I^{er} ²⁶ ou de la femme ²⁷, de telles louanges adressées aux simples spectateurs, plutôt qu'aux assemblées ou aux magistrats, font voir clairement leur fonction cérémonielle ²⁸. En traitant ainsi de la réputation des sujets en question, Victor Hugo remplissait sa fonction d'orateur épидictique.

15 *Ibid.*, p. 949.

16 *Ibid.*, p. 917, 1007 et 1017.

17 « Ce mot, les *États-Unis d'Europe*, fit un effet d'étonnement. Il était nouveau. C'est dans ce discours qu'il a été prononcé pour la première fois », note de Jean-Claude Fizaïne, dans Victor Hugo, *Politique*, op. cit., p. 275. Hugo parle contre la révision de la Constitution, le 17 juillet 1851.

18 *Ibid.*, p. 275, 299, 305, 422 et 483.

19 *Ibid.*, p. 447.

20 *Ibid.*, p. 236.

21 *Ibid.*, p. 114.

22 *Ibid.*, p. 116-121.

23 *Ibid.*, p. 359-360.

24 *Ibid.*, p. 984.

25 *Ibid.*, p. 901.

26 *Ibid.*, p. 358-359.

27 *Ibid.*, p. 108 et 440.

28 Les dénonciations sarcastiques et violentes de Louis Bonaparte et de sa « gloire » (*ibid.*, p. 289-290 et 406) ou de Nicholas II (« qui pèse sur l'Europe », *ibid.*, p. 442) faites devant des assemblées politiques, mélangent les fonctions délibérative et épидictique. Plus « pures », génériquement parlant, sont les dénonciations que Hugo insérait dans *Châtiments* et dans *Napoléon-le-Petit*.

Qu'est-ce que les œuvres oratoires nous enseignent sur la familiarité qu'avait Victor Hugo avec ce qu'Olivier Reboul, par exemple, appelle le « système rhétorique »²⁹ ? Ce système, on le sait bien, explique la préparation, la rédaction et la prononciation du discours. Il le fait en analysant : 1) la découverte (ou « invention ») des arguments, figures et tropes ; 2) leur arrangement (ou « disposition ») ; 3) l'amplification stylistico-argumentative (appelée *elocutio* par les Latins) ; 4) la performance oratoire grâce aux techniques, orale et gestuelle, de l'*actio* ou *pronuntiatio* ; et 5) la mémorisation du discours, travail qui a pour fonction de créer l'impression d'une spontanéité oratoire.

Hugo connaît-il en plus les six parties du discours oratoire enseignées par les rhéteurs anciens³⁰ ? Faute d'espace, il ne sera pas possible de fournir ici des analyses détaillées de l'emploi par Hugo dans ses discours politiques, judiciaires ou épидictiques des techniques constitutives de la première, deuxième, cinquième et sixième des parties en question. L'exorde qui devrait comprendre une *captatio benevolentiae*, la *narratio* ou exposé des faits du sujet traité, la digression ou sortie du sujet pour encore mieux disposer le public, enfin la péroraison ou conclusion du discours « politique » hugolien invitent pourtant à l'analyse. Dans notre étude de la fonction persuasive de l'argumentation globale du discours hugolien, nous ne pourrions que faire quelques allusions hâtives à ces parties « sautées ». Plus d'attention sera accordée ici aux troisième et quatrième parties du discours, c'est-à-dire à la présentation des preuves et à la réfutation des objections possibles.

Depuis Aristote, les preuves susceptibles de persuader une audience spécifique sur la base de la probabilité se divisent, on le sait bien, en trois domaines, qui sont désignés ceux de l'*éthos*, du *pathos*, et du *logos*, selon le type d'appel que lui fait l'orateur. Celui qui voudra s'assurer que le public sera persuadé de son autorité déploiera les figures de l'*éthos* ; qui entendra capter l'adhésion émotive de ceux à qui il s'adresse leur lancera l'appel pathique où entrent en jeu les figures de véhémence ; enfin, pour persuader par la raison, l'orateur développera une argumentation dialectique (syllogismes ou enthymèmes déductifs, inductifs, etc. à l'appui) qui prouvera le bien-fondé de sa position.

Malheureusement les différentes traditions argumentatives ne conçoivent pas de façon identique ces trois types de preuves. La tradition argumentative anglo-saxonne ne voit pas, par exemple, dans la notion de l'« autorité » postulée de l'orateur, simplement un type de *pathos* « positif », dérivant du caractère « sympathique » qu'il réussit à projeter sur son public³¹. L'autorité oratoire, dans la tradition anglaise et nord-américaine, comporte aussi toute preuve documentaire citée par l'orateur, que celui-ci parle à un

29 Olivier Reboul, *Introduction à la rhétorique*, 1991, p. 55-80.

30 On trouvera une réponse positive à cette interrogation rhétorique dans Albert W. Halsall, *Victor Hugo et l'art de convaincre*, op. cit., p. 415-428. Le discours hugolien dont, à titre d'exemple, j'offre une analyse rhétorique, est le *Dernier jour d'un condamné à mort*.

31 La tendance à réduire l'*éthos* à un *pathos* « positif », non dénonciateur, date au moins de Quintilien, voir *L'institution oratoire*, VI, 2, 12 sq. C'est à cette tradition que Roland Barthes, par exemple, doit sa discussion de l'*éthos* (voir « L'ancienne rhétorique : aide-mémoire », 1970, p. 212).

public composé de savants spécialistes, ou de jurés choisis au hasard³². Sans cet élargissement du domaine de l'argumentation traditionnelle, la rhétorique moderne ne serait fondée que sur le simple appel à la « sympathie » du public et aux preuves artificielles, c'est-à-dire à celles inventées et disposées par l'orateur. Pourtant, la rhétorique, seule discipline qui offre une science du discours persuasif, doit tenir aussi compte des preuves quasi logiques³³, telle l'introduction de la statistique, par exemple, qui sert souvent de base sur laquelle fonder les généralisations scientifiques, politiques, publicitaires, ou autres. L'autorité que doit l'auteur à la citation des preuves documentaires, technique que les rhéteurs anciens nommaient la preuve « inartificielle » ou extrinsèque, résulte du tranfert sur lui de leur valeur comme renseignements « objectifs ». L'*éthos* sera donc traité ici comme la technique qui fait partie de l'effort fait par tout orateur pour se poser comme porte-parole bien renseigné et qui donc « fait autorité » sur la question qu'il étudie.

Les preuves par lesquelles Victor Hugo essaie d'établir son autorité comme orateur qui connaît bien la matière dont il parle, se divisent, me semble-t-il, en deux types. Dans le premier cas, il introduit dans ses discours des citations de textes qui appuient la thèse qu'il défend. Il y cite aussi des proverbes, des sentences, des axiomes que le public auquel il s'adresse sera probablement, croit-il, disposé à accepter. Il cite aussi des témoins, historiques ou inventés, pour créer des précédents appuyant soit la politique qu'il favorise, soit son interprétation de la question discutée, soit son évaluation de la personne dont il fait l'éloge. Dans le deuxième cas, il soignera l'impression que son public aura de sa crédibilité ou de sa plausibilité (qualités révélées par son discours), par l'emploi, à la fois savant et pragmatique, des techniques de la narration. (Il faut distinguer entre les différents états des discours hugoliens que nous étudions. La première version, orale, des œuvres oratoires qu'il « improvisait³⁴ », paraît-il, jusqu'à assez tard dans sa carrière oratoire, divergera quelque peu des textes publiés, même de ceux qui ont paru dans *Le moniteur*. Elle sera assez différente, sans doute, des textes édités plus tard par Hugo au moment où il publiera les quatre volumes d'*Actes et paroles*.) Ici entre en jeu, entre autres topiques rhétoriques, celle que les rhéteurs anciens appelaient la « topique de la modestie » qu'un orateur aussi habile que Victor Hugo (ce qui est prouvé par la

32 Ce sont les logiciens de la Renaissance anglaise (Thomas Wilson, Henry Peacham, par exemple) qui parlent ainsi des figures de l'*éthos* en tant que source de l'autorité de l'orateur ; voir Sister Miriam Joseph, *Shakespeare's Use of the Arts of Language*, 1947.

33 Voir Chaim Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, *Traité de l'argumentation*, 1970, p. 257-350.

34 En 1875, Hugo écrit dans « Le Droit et la loi » : « Celui qui parle ici, réserve faite de la méditation préalable, n'a prononcé dans les assemblées que des discours improvisés » (*Politique, op. cit.*, p. 81). Mais le 22 mai 1876, parlant au Sénat, il avoue qu'à cause de son âge avancé et pour éviter ce qu'il appelait dans le texte précité « ces excès de polémique oratoire qui sont comme le pugilat de la tribune » (*idem*), et aussi vu l'importance qu'il accordait à l'amnistie, il ne faisait plus confiance à sa mémoire : « Mes amis politiques et moi, nous avons pensé que, dans une si haute et si difficile question, il fallait, par respect pour la question même et par respect pour cette assemblée, ne rien laisser au hasard de la parole ; et c'est pourquoi j'ai écrit ce que j'ai à vous dire. Il convient d'ailleurs à mon âge de ne prononcer que des paroles pesées et réfléchies » (*ibid.*, p. 917).

fréquence de ses réussites oratoires) ne pourra négliger. Ainsi son emploi du « je », ou du « nous », ou celui de périphrases telles que « celui qui écrit ces lignes... », « l'auteur de ce livre... », etc., fera-t-il partie de la création du caractère sympathique préconisé par les théoriciens de la persuasion depuis Corax. Dans cette catégorie entrent aussi des figures comme la *martyria*, figure fondatrice de l'autobiographie où le garant de l'authenticité de l'argument avancé s'avoue être l'orateur lui-même. La raison en est que, en disant « j'ai vu cela », « je vous parle, en honnête homme³⁵ », il mise sur sa réputation auprès du public auquel il s'adresse pour le convaincre.

Avant de traiter plus en détail les revendications discursives qu'offre Victor Hugo de ses propres expériences, de sa participation personnelle dans les événements historiques ou littéraires dont il parle, revenons sur quelques preuves « documentaires ». Trois figures, l'*apomnemonymis*, l'*épicrisis* et la *chrie*, dépendent de l'argument « extrinsèque » qui consiste à faire un appel intertextuel à des énonciateurs qui « font autorité ». L'*apomnemonymis*, ou commémoration pragmatique, où l'on cite un auteur approuvé pour appuyer son raisonnement et pour miner celui de l'adversaire, fonctionne comme confirmation, réfutation, consolation, éloge ou réprimande, selon le cas. Évidemment la figure permet, d'un côté, l'établissement de rapports intertextuels qui sont soit clairement inférentiels ou analogiques, soit parodiques ou paralogiques. Aucune parodie ne s'avoue pourtant dans le cas suivant où, le 11 octobre 1848, Victor Hugo, en train de plaider pour la liberté de la presse devant la droite hostile se permet de citer les paroles d'un orateur de la gauche, Casimir Périer, qui aurait crié dans la Chambre des députés : « Nous sommes six dans cette enceinte et trente millions au dehors³⁶. » Devant le « Mouvement » qui exprime la réaction causée dans la salle par cette citation, Hugo introduit ainsi sa seconde citation :

Eh bien, voulez-vous savoir ce que la presse libre a fait pour l'orateur libre ? (*Écoutez !*) Ouvrez les lettres politiques de Benjamin Constant, vous y trouverez ce passage remarquable :

« En revenant à son banc, le lendemain du jour où il avait parlé ainsi, Casimir Périer me dit : “ Si l'unanimité de la presse n'avait pas fait contrepoids à l'unanimité de la chambre, j'aurais peut-être été découragé ”. »

Voilà ce que peut la liberté de la presse [...] ³⁷.

Comme on le voit, la citation appelle le commentaire ce qui tourne vite la figure en *épicrisis* ³⁸.

La *chrie*, maxime illustrée d'une anecdote, la sentence, « pensée (surtout sur un point de morale) exprimée d'une manière dogmatique et littéraire³⁹ », et le proverbe, maxime qu'intègre la rhétorique populaire, sont trois figures qu'emploie Victor Hugo devant les publics appropriés. Ainsi, dans son discours de réception à l'Académie, où

³⁵ *Ibid.*, p. 225.

³⁶ *Ibid.*, p. 184.

³⁷ *Idem.*

³⁸ On trouvera d'autres exemples de ces figures aux pages suivantes : pour l'*apomnemonymis*, *ibid.*, p. 80 et 294-295 ; pour l'*épicrisis*, *ibid.*, p. 286, 381-382 (Hugo contre le ministre) et 460.

³⁹ *Le Petit Robert*.

il lui fallait faire l'éloge de son prédécesseur, Népomucène Lemercier, il prête à ce vieil adversaire de Napoléon le désir d'aller rapporter les cendres de l'Empereur : « Pâle et tremblant, le vieux poète se leva, une larme brilla dans son œil, et au moment où on lui lut que "le général Bertrand irait chercher l'empereur son maître..." — Et moi, s'écria-t-il, *si j'allais chercher mon ami le premier consul* ⁴⁰ ! » On voit que l'*éthos* se joint volontiers au *pathos* dans cette *chrie* anamnétique.

Mais Hugo ne renforce pas toujours l'appel à l'autorité documentaire par l'appel aux émotions du public. En 1846, dans un discours où il préconise la consolidation et la défense du littoral français, il se sert de l'argument qui consiste à citer des statistiques favorables à sa thèse. Il s'agit de faire de (la ville de) Cette un vrai port de refuge dans le golfe de Gascogne, car « de 1836 à 1844, en sept ans, quatre-vingt-douze navires se sont perdus sur cette côte ; un port de refuge les aurait sauvés ⁴¹ ». Ici l'enthymème reste quasi logique plutôt que pathique.

Quand il s'agit d'introduire des exemples historiques, pour servir de garants ou de précédents qui appuient ses arguments, Hugo revient souvent à ceux qui frappent le mieux l'esprit du public auquel il s'adresse. Ainsi, en 1850, parlant à l'Assemblée législative contre la déportation des condamnés de 1848, il introduit comme porte-parole de la clémence le Christ, qui « a aboli » aussi la « peine de mort ⁴² ». Dans le même discours, pour réfuter la raison d'État alléguée par ceux qui appuient la déportation, il offre une longue énumération des tyrans qui auraient employé cette justification politique de la force :

Messieurs, j'examine la raison d'état [...]. J'ouvre l'histoire [...]. Marat l'invoquait aussi bien que Louis XI ; elle a fait le deux septembre après avoir fait la Saint-Barthélemy ; elle a laissé sa trace dans les Cévennes [...] ; c'est elle qui a dressé les guillotines de Robespierre [...] ⁴³.

La citation d'*exempla* historiques persuadera par sa force analogique si le public auquel on s'adresse consent à établir entre le sujet discuté et les exemples passés la similitude nécessaire.

Par contre, l'argument du témoin inventé fera appel à un public qui confond facilement historicité et fiction. Par ce moyen, on fabrique des porte-parole efficaces, soit en mettant dans la bouche de personnages historiques des énoncés inventés, soit en inventant tout simplement un témoin et un témoignage. Ainsi, en citant l'équivalent de notre « Martien », étranger qui ne comprendrait rien à nos usages, Hugo suscite l'exemple de l'homme qui ne connaîtrait pas l'histoire de Napoléon I^{er}. Puis il met dans la bouche de ce porte-parole « désintéressé » ou « objectif » les énoncés nécessaires à l'argument qui doit soutenir le retour en France de la famille Bonaparte, argument qu'en 1847 Hugo lui-même favorisait ⁴⁴. Ou, tout en parlant en 1851 contre la révision de la Constitution qui rendait possible l'élection de Louis-Napoléon, Hugo n'hésite pas à spéculer sur ce que serait la

⁴⁰ *Ibid.*, p. 101.

⁴¹ *Ibid.*, p. 135.

⁴² *Ibid.*, p. 233.

⁴³ *Ibid.*, p. 236.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 140.

réaction de Napoléon I^{er} devant le rapprochement franco-russe, motivé selon Hugo par la peur des « cosaques » qu'avait le gouvernement de Napoléon III⁴⁵. Enfin, l'énumération d'énoncés inventés que Hugo a mis dans la bouche des personnages historiques qu'il choisissait comme porte-parole de la position abolitionniste dans son adresse « Aux habitants de Guernesey⁴⁶ » illustre la même technique oratoire.

Mais Hugo disposait d'un autre témoin, témoin qui possédait l'avantage inestimable d'être à la fois historique et « fiable », témoin qui en plus jouissait, surtout après 1870, d'un prestige international sans égal : je parle évidemment de Victor Hugo lui-même. Ainsi ses interventions personnelles dans les discours qu'il prononce ou écrit (qu'il parle à la première ou à la troisième personne), interventions qui ont pour fonction de garantir la précision historique des versions discursives qu'il offre d'événements ou de personnages historiques revêtent-elles un caractère et une fonction tout à fait rhétoriques. Comme c'est le cas aussi pour la plupart des arguments, tropes et figures dont il se sert pour persuader, son usage de la *martyria*, attestation par laquelle on confirme un énoncé en faisant appel à sa propre expérience, s'avoue transgénérique. Ainsi, qu'il raconte son enfance, ou la mort de ses fils dans les préfaces autobiographiques qu'il ajoute aux volumes d'*Actes et paroles*, qu'il fasse allusion dans ses œuvres oratoires à ses œuvres littéraires, qu'il évoque ses expulsions de France, de Belgique, ou de Jersey, il peut être sûr en se rendant ainsi garant de l'authenticité de ces récits, de convaincre tout public sauf celui qui lui est resté irrévocablement hostile. Voilà ce qui explique, par exemple, pourquoi, en 1846, parlant pour la défense du littoral, Hugo raconte l'intérêt que lui, enfant, portait à la question⁴⁷.

Et dans ses fréquentes professions de foi, Hugo s'engage pleinement dans le débat qu'il mène contre l'adversaire en déclarant son adhésion personnelle à la thèse qu'il défend. En 1848, par exemple, dans la Séance des cinq associations d'art et d'industrie, Hugo termine une amplification sur ses désirs en art et en politique par la gradation suivante : « Ce que je veux, vous le savez [...]. Je veux une république telle que toutes les nations en regardant la France ne disent pas seulement : Qu'elle est grande ! Mais disent encore : Qu'elle est heureuse ! (*Applaudissements*)⁴⁸. » Ou une allusion à ses œuvres littéraires peut lui servir pour conclure, par un rappel humoristique, un long développement sur l'histoire de Paris : « S'il était permis de se citer soi-même, celui qui écrit ces lignes dirait ici : *J'en passe et des meilleurs*⁴⁹. » Malgré la prétérition, cette auto-citation confirmera probablement chez le lecteur sympathique l'impression de la modestie de l'auteur d'*Hernani*⁵⁰.

La même impression de modestie résultera vraisemblablement de ces énoncés dépréciatifs que Victor Hugo fait assez souvent sur sa propre valeur dans les débats et discussions des sujets de grave importance qu'il discute dans ses discours, parlementaires ou

45 *Ibid.*, p. 292.

46 *Ibid.*, p. 453.

47 *Ibid.*, p. 133.

48 *Ibid.*, p. 155.

49 *Ibid.*, p. 17.

50 *Idem*.

autres. Ainsi, parlant en 1849 de l’Affaire de Rome, Hugo combine-t-il la réduction de sa propre importance avec une dénonciation des adversaires où s’exposent plusieurs des figures du *pathos* négatif :

Quant à moi, soldat obscur, mais dévoué, de l’ordre et de la civilisation, je repousse de toutes les forces de mon cœur indigné ces sauvages auxiliaires, ces Radetski et ces Haynau (*Mouvement*), qui prétendent, eux aussi, servir cette sainte cause, et qui font à la civilisation cette abominable injure de la défendre par les moyens de la barbarie⁵¹.

Dans ce fragment d’un discours politique où l’antithèse sert à opposer les doctrines épousées par les partis adversaires, il n’est pas difficile de reconnaître et l’antonomase et l’hyperbole pathique ou véhémence, figure caractéristique de la délibération polémique.

Mais Hugo sait bien adapter au public auquel il s’adresse la profession de foi par laquelle il cherche à le persuader de sa valeur comme témoin de son siècle. Ainsi, dans son discours de réception à l’Académie, il se permet en 1841 de rappeler ses années de lutte littéraire en insistant sur la fonction hautement morale de ses efforts d’alors :

Dévouer sa pensée, — permettez-moi de répéter solennellement ce que j’ai dit toujours, ce que j’ai écrit partout, ce qui, dans la proportion restreinte de mes efforts, n’a jamais cessé d’être ma règle, mon principe et mon but ; — dévouer sa pensée au développement continu de la sociabilité humaine [...] ⁵².

La connaissance qu’il avait, par ses échecs littéraires précédents, du public formé par les « immortels » justifiait pleinement la grandiloquence qu’il avait choisi de déployer dans son discours épидictique : dans le « grand style », et même dans le « style noble », toutes les figures sont permises.

Il resterait à traiter, dans le détail qu’elles méritent, toutes les figures du *pathos* et du *logos* déployées par Hugo dans ses œuvres oratoires. Cependant notre choix s’arrêtera sur deux, l’une que les rhéteurs grecs nommaient l’*anthypophora*, l’autre la *procatalepsis*, ou prolepse. Pourquoi ces deux-là ? C’est que l’analyse révèle que l’*anthypophora*, stratégie rhétorique par laquelle l’orateur pose au récepteur une question, question à laquelle il se hâte de fournir la « bonne » réponse, forme un des arguments auxquels Hugo a le plus souvent recours, que ce soit dans ses œuvres oratoires ou littéraires⁵³. Quant à la prolepse rhétorique, loin d’être une simple figure narratologique, elle permet à l’orateur de prévoir les objections possibles et de les réfuter avant même d’abandonner la tribune à son adversaire. Au total, dans ses œuvres oratoires, Hugo prouve sa maîtrise de la réfutation argumentative.

Hugo se sert souvent de l’*anthypophora* dans les trois genres rhétoriques qu’il a pratiqué pendant toute sa vie. Ainsi, pour ce qui a trait au genre épидictique, s’engage-t-il dans le « dialogue monologué » suivant, — qu’on nous permette cet oxymore —, dans son discours de réception à l’Académie, le 2 juin 1841. Il y parle des six écrivains qui résistaient à l’absolutisme de Napoléon I^{er} :

51 *Ibid.*, p. 208-209.

52 *Ibid.*, p. 104.

53 Voir Albert W. Halsall, *Victor Hugo et l’art de convaincre*, op. cit., ch. 2, p. 177-268.

Que signifiait cette résistance ? Au milieu de cette France qui avait la victoire, la force, la puissance, l'empire, la domination, la splendeur ; au milieu de cette Europe émerveillée et vaincue qui, devenue presque française, participait elle-même au rayonnement de la France, que représentaient ces six esprits révoltés contre un génie, ces six renommées indignées contre la gloire, ces six poètes irrités contre un héros ? Messieurs, ils représentaient en Europe la seule chose qui manquât à l'Europe, l'indépendance ; ils représentaient en France la seule chose qui manquât alors à la France, la liberté⁵⁴.

L'*anthypophora* sert ici non seulement la stratégie argumentative consistant à fournir une définition rhétorique, plutôt que logique, à sa propre question. La question permet l'amplification équilibrée et antithétique sur les deux partis, amplification qui glorifie l'Empire tout en glorifiant les six résistants ; amplification qui par l'anaphore établit l'opposition entre l'Empire et les résistants. Et la réponse permet à l'orateur d'établir la similitude entre la France et l'Europe. En plus, la figure « définit » la signification de la résistance à Napoléon par les six écrivains, définition bien adaptée, naturellement, à l'argumentation où Hugo l'insère⁵⁵.

La prolepse argumentative, appelée aussi procatalepse, anticipe une objection pour la réfuter, avant que l'adversaire ne le fasse. Le 22 mai 1876, dans son discours au Sénat sur l'amnistie générale qu'il voulait voir accordée aux Communards déportés, Hugo, après avoir exposé sa position, passe ainsi à la réfutation anticipée :

Je demande l'amnistie.

Je la demande dans un but de réconciliation.

Ici les objections se dressent devant moi ; ces objections sont presque des accusations. On me dit : Votre amnistie est immorale et inhumaine. Vous sapez l'ordre social. Vous vous faites l'apologiste des incendiaires et des assassins ! Vous plaidez pour les attentats ! Vous venez au secours des malfaiteurs⁵⁶ !

On appréciera la nature rhétorique du procédé qui permet à l'orateur d'attribuer à ses adversaires des énoncés qu'il aura inventés lui-même en se servant de figures hyperboliques ou paralogiques. Il trouvera facile alors d'exposer les exagérations et les arguments fallacieux « dus » à l'adversaire. Celui-ci, quand ce sera son tour de monter à la tribune, devra d'abord se défendre contre ce discours fantôme avant de présenter ses propres arguments et avant aussi, bien sûr, d'attribuer de fausses objections à son adversaire. Le public en question, magistrat, jury judiciaire, ou assemblée délibérative, jugera du bien-fondé des positions attaquées et défendues.

Pour avoir l'exemple d'un discours que Victor Hugo consacre entièrement à la réfutation d'un seul argument lancé contre lui par un adversaire qui s'est attaqué à sa crédibilité en tant que député de la gauche, il suffit de consulter sa « Réplique à M. de Montalembert⁵⁷ ». On sait que la droite lui reprochait son enfance monarchiste et cléricale, ce qui d'après les élus de la droite, le mettait en contradiction avec les opinions sociales qu'il exprimait en 1850. Hugo leur répond en leur lançant le défi suivant :

54 Victor Hugo, *Politique*, op. cit., p. 91.

55 Pour d'autres emplois de cette figure argumentative dans les œuvres oratoires de Hugo, voir *ibid.*, p. 86, 119, 123, 157, 180, 184, 185, 219, 222, 224, 264, 270, 431, 994 et 1007.

56 *Ibid.*, p. 919.

57 *Ibid.*, p. 251-253.

Je vous livre à tous, à tous mes adversaires, soit dans cette assemblée, soit hors de cette assemblée, je vous livre, depuis l'année 1827, époque où j'ai eu âge d'homme, je vous livre tout ce que j'ai écrit, vers ou prose ; je vous livre tout ce que j'ai dit à toutes les tribunes, non-seulement à l'Assemblée législative, mais à l'Assemblée constituante, mais aux réunions électorales, mais à la tribune de l'Institut, mais à la tribune de la Chambre des pairs (*Mouvement*).

Je vous livre, depuis cette époque, tout ce que j'ai écrit partout où j'ai écrit, tout ce que j'ai dit partout où j'ai parlé, je vous livre tout, sans rien retenir, sans rien réserver, et je vous porte à tous, du haut de cette tribune, le défi de trouver dans tout cela, dans ces vingt-trois années de l'âme, de la vie et de la conscience d'un homme, toutes grandes ouvertes devant vous, une page, une ligne, un mot, qui, sur quelque question de principes que ce soit, me mette en contradiction avec ce que je dis et avec ce que je suis aujourd'hui ! (*Bravo ! Bravo ! — Mouvement prolongé.*)

Explorez, fouillez, cherchez, je vous ouvre tout, je vous livre tout ; imprimez mes anciennes opinions en regard de mes nouvelles, je vous en défie (*Nouveau mouvement*⁵⁸.)

Ce morceau de bravoure combine plusieurs des stratégies persuasives que nous avons déjà vues : la réfutation mêle au défi la *martyria*, et c'est sur sa vie passée, ou du moins sur les témoignages que ses œuvres publiées offrent sur ses opinions passées, qu'il demande d'être jugé. Les figures de répétition et d'énumération par lesquelles Hugo amplifie sa position en équilibrant, dans les phrases parallèles de même longueur, des propositions balancées, des arrangements de mots en groupes ternaires, etc., témoignent de son habileté rhétorique. Les mêmes répétitions savantes servent à nous expliquer aussi comment il « improvisait » ses discours. Une fois lancé sur une stratégie argumentative, ce ne sont pas les anaphores, les épiphores, les énumérations, souvent hyperboliques bien sûr, comme l'occasion l'exige, qui lui manqueront : elles représentent, pour ainsi dire, les « chevilles » prosaïques lui permettant d'exciter dans le public les mouvements partisans d'enthousiasme (ou de colère) qui accompagnaient ou suivaient ses interventions oratoires⁵⁹.

Pour terminer, on ne peut guère éviter de poser la question essentielle de la persuasion hugolienne : savait-il convaincre ? Évidemment la réponse à cette question ne pourra négliger les circonstances extra-discursives. Il va sans dire que tout discours de Victor Hugo, porte-parole d'une position sociale de gauche, sera acclamé par les députés de gauche. En effet, *Politique* reproduit les réactions favorables (et défavorables) par lesquelles on accueillait ses interventions délibératives. Pour voir des exemples de ces réactions partisans, il suffit de comparer les interruptions hostiles faites par la droite⁶⁰ pendant son discours contre la révision de la constitution, à la réception que ses collègues de gauche lui ont accordée à la fin :

58 *Ibid.*, p. 251-252.

59 Pour d'autres exemples de réfutations que Hugo dirigeait contre ses adversaires (surtout) politiques, voir *ibid.*, p. 285, 450, 461, 833, 919, 922 et 950.

60 Voir, par exemple, *ibid.*, p. 292 : « (*Clameurs à droite. — Toute la droite se lève et couvre de ses cris les dernières paroles de l'orateur. — À l'ordre ! à l'ordre ! à l'ordre ! Plusieurs ministres se lèvent sur leurs bancs et protestent avec vivacité contre les paroles de l'orateur. — Le tumulte va croissant. — Des apostrophes violentes sont lancées à l'orateur par un grand nombre des membres. — Mm. Bineau, le général Gourgaud et plusieurs autres représentants siégeant sur les premiers bancs de la droite se font remarquer par leur animation.*) »

(*Immense acclamation. — Tous les membres de la gauche reçoivent l'orateur au pied de la tribune et lui serrent la main. La séance est suspendue pendant dix minutes malgré la voix de M. Dupin et les cris des huissiers*⁶¹.)

Mais prêcher aux déjà convertis ne représente guère qu'une persuasion redondante.

Un autre problème qui complique la réponse énoncée ci-dessus est de nature téléologique : on ne posera pas, quand il s'agit, par exemple, d'une « réussite » oratoire, que c'est uniquement parce que c'est Victor Hugo qui a parlé en faveur de telle ou telle mesure à prendre, qu'on a eu le résultat voulu. Ainsi, la subvention accordée aux théâtres et la réouverture conséquente des théâtres parisiens en 1848 ne sont pas le résultat direct de l'intervention oratoire de Victor Hugo⁶². Et le retour en France de la famille Bonaparte en 1847 ne sera attribué directement au discours de Hugo que par ses adversaires désireux de discourir sur l'ironie historique d'un tel rapport « causal ». Malgré « *l'approbation prolongée sur tous les bancs*⁶³ » qui aurait marqué la fin de son intervention, la famille Bonaparte devait son retour beaucoup plus vraisemblablement au désir, postulé par les dirigeants, qu'avaient les Français de l'accueillir à ce moment-là.

Comme on le sait bien, les succès pratiques remportés à la Chambre par l'orateur politique dépendent presque exclusivement du parti auquel il appartient, ce qui est démontré clairement par les grands échecs oratoires de Victor Hugo. Quand il parlait contre Louis Napoléon en 1851-1852, ou pour l'amnistie des Communards, ou contre l'annulation de l'élection de Garibaldi⁶⁴, il parlait en tant que membre d'un parti minoritaire. Les orateurs depuis Gorgias savent qu'on ne persuade qu'un public qui y consent : devant les partis pris politiques la rhétorique restera largement inefficace. Hugo le savait bien d'ailleurs qui, en 1871, se servait d'un chleuisme⁶⁵ pour avouer son « ridicule » en plaidant pour des thèses récusées par la majorité :

Je sais que j'ai été ridicule la semaine dernière en demandant, en présence des malheurs de la France, l'union entre les Français, et que je vais être ridicule cette semaine en demandant la vie pour les condamnés. Je m'y résigne⁶⁶.

Non seulement l'amnistie n'a pas été accordée en 1871, mais la peine capitale n'a pas été abolie en France pendant la vie de Victor Hugo, et la paix ne s'est pas encore établie dans les « États [non]-Unis de l'Europe ». La faute pourtant n'est pas à l'orateur.

Il serait beaucoup plus facile (et agréable), mais d'autant moins nécessaire, de disserter sur les succès épидictiques de Victor Hugo. Que sa réputation littéraire n'ait besoin d'aucun éloge de notre part, vu les grands esprits que ses œuvres, tant « purement » littéraires qu'oratoires, ont su persuader, reste l'évidence même. Il suffit de mentionner

61 *Ibid.*, p. 298.

62 *Ibid.*, p. 340-343.

63 *Ibid.*, p. 141.

64 *Ibid.*, p. 766-770.

65 * Ironie tournée vers soi. Moquerie, persiflage, sarcasme dont on fait soi-même les frais, mais en attendant de l'interlocuteur au moins un geste de protestation », Bernard Dupriez, *Gradus, les procédés littéraires* (Dictionnaire), 1984, p. 111.

66 Victor Hugo, *Politique*, op. cit., p. 833.

Baudelaire, tellement frappé, comme on le sait, par l'oraison funèbre de Balzac prononcée par Hugo en 1850⁶⁷. Les discours qu'il faisait comme directeur de l'Académie française⁶⁸, ou les dénonciations de Napoléon III dans *Châtiments* lui ont valu de 1870 à 1871 les éloges que l'on sait, sans parler des auditions qu'en donnaient dans les théâtres parisiens les comédiens les plus prestigieux et les plus célèbres de l'époque⁶⁹. Ce sont-là les preuves les plus convaincantes qui, une fois combinées avec sa réputation littéraire actuelle, démontrent clairement la persuasion accomplie par les textes épидictiques de Victor Hugo.

67 *Ibid.*, p. 326.

68 *Ibid.*, p. 106-121.

69 *Ibid.*, p. 735-746.

Références

- ARISTOTE, *Rhétorique*, Paris, Société d'Édition « Les Belles Lettres », 1967 (trad. de M. Dufour).
- BARTHES, Roland, « L'ancienne rhétorique : aide-mémoire », *Communications*, n° 16 (1970), p. 172-229.
- DUPRIEZ, Bernard, *Gradus, les procédés littéraires (Dictionnaire)*, Paris, Union générale d'éditions (10 / 18), 1984.
- HALSALL, Albert W., *Victor Hugo et l'art de convaincre. Le récit hugolien : rhétorique, argumentation, persuasion*, Montréal, Les Éditions Balzac (L'univers du discours), 1995.
- HUGO, Victor, *Œuvres complètes*, Paris, Club français du livre, 18 vol., 1967-1970 (éd. de J. Massin).
- — —, *Politique*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, 1985, vol. X.
- JOSEPH, Sister Miriam, *Shakespeare's Use of the Arts of Language*, New York, Columbia University Press, 1947.
- LEUILLIOT, Bernard, « "Ceci tuera cela" : le roman et le paradoxe littéraire », *Littérature*, n° 36 (1979), p. 3-18.
- QUINTILIEN, *Institution oratoire*, Paris, Société d'Édition « Les Belles Lettres », 1975-1980, vol. I-XII (éd. et trad. de J. Cousin).
- PERELMAN, Chaïm et Lucie OLBRECHTS-TYTECA, *Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1970.
- REBOUL, Olivier, *Introduction à la rhétorique*, Paris, Presses universitaires de France, 1991.
- VENZAC, Geraud, *Les premiers maîtres de Victor Hugo*, Paris, Bloud & Gay, 1955.